



## Égypte/Monde arabe

27-28 | 1996  
Les langues en Égypte

---

# Les langues de l'Égypte antique

Des mythes de l'origine au cosmopolitisme tardif

Catherine Miller

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ema/1029>

DOI : 10.4000/ema.1029

ISSN : 2090-7273

### Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

### Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 1996

Pagination : 35-56

ISSN : 1110-5097

### Référence électronique

Catherine Miller, « Les langues de l'Égypte antique », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], Première série, Les langues en Égypte, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ema/1029> ; DOI : 10.4000/ema.1029

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

# Les langues de l'Égypte antique

Des mythes de l'origine au cosmopolitisme tardif

Catherine Miller

---

## NOTE DE L'AUTEUR

Il n'était pas dans mon intention initiale d'écrire un article introductif et synthétique de cette période extrêmement complexe, n'en étant pas une spécialiste. Les auteurs pressentis n'ayant pu participer à cet ouvrage, et eu égard à l'intérêt capital que représente cette période dans une perspective comparative, je me suis résolue à présenter ce texte. Je remercie ici Hanka den Heyer Nawrocka pour les informations qu'elle m'a fournies et pour sa relecture attentive. J'assume la responsabilité des erreurs qui auraient pu se glisser dans cet article, qui est avant tout une compilation d'ouvrages de références dont on trouvera mention dans les notes qui suivent.

- 1 L'Égypte, qui a donné naissance à l'une des premières langues écrites de l'humanité, bénéficie dans ce domaine d'une histoire exceptionnellement longue et préservée. Des conditions climatiques privilégiées ont permis la conservation non seulement des écrits antiques gravés dans la pierre, mais également des écrits rédigés sur des supports plus fragiles comme les poteries (*ostrâca*), les papyrus, les tissus et même le papier, les sites archéologiques livrant ainsi des milliers de documents. À travers l'étude des 'correspondances administratives et privées, c'est toute la vie de la société égyptienne antique qui se révèle, une société où l'écrit n'est pas seulement destiné à un usage religieux ou administratif mais semble, au fil des siècles, occuper de plus en plus de fonctions et être de moins en moins limité à la caste des scribes et des prêtres.
- 2 Cette profondeur historique fournit un vaste champ d'étude dans des domaines aussi divers que ceux de la linguistique descriptive (description de la langue égyptienne dans son évolution et ses niveaux de langue), la linguistique comparée et historique (classification typologique et recherche philologique) et l'analyse textuelle. L'histoire linguistique de l'Égypte antique est un domaine immense, divisé en plusieurs spécialités, et qui a donné lieu à nombre de publications dont il est difficile de faire ici une synthèse.

Nous voudrions simplement souligner quelques points au centre de notre problématique, comme la relation langue/oralité, la place et le rôle de l'écrit dans la société égyptienne, la question du multilinguisme et son impact sur la formation identitaire (à l'époque gréco-romaine en particulier). L'évolution linguistique de l'égyptien est abordée dans les communications de Ola El Aguizy et Fayza Haikal, qui montrent comment, d'une part, s'est effectué le passage, au niveau écrit, d'une langue synthétique à une langue plus analytique, sous la pression probable de l'usage oral, et comment, d'autre part, l'écriture et le lexique ont évolué pour s'adapter aux nouvelles fonctions et aux nouveaux usages de la langue égyptienne. Avant d'aborder les questions d'oralité et d'écriture, il nous a semblé important de retracer rapidement les grandes étapes et les acquis de l'égyptologie<sup>1</sup>, entendue ici en tant qu'étude de la langue égyptienne, et de revenir sur les débats relatifs à l'origine de la langue égyptienne, qui ont eu une influence considérable sur les méthodes de description et la représentation de cette langue.

## Langue égyptienne et égyptologie : description de la langue et théorie des origines

### Description grammaticale

- 3 Après la période préliminaire du déchiffrement de l'écriture égyptienne au XIX<sup>e</sup> siècle - Champollion<sup>2</sup>, Lepsius, etc. -, l'intérêt des égyptologues et des linguistes s'est porté principalement sur la traduction et l'analyse des textes littéraires ainsi que sur la description grammaticale de la langue égyptienne. La description grammaticale a été l'objet d'approches successives dont on trouvera d'excellentes présentations dans Loprieno<sup>3</sup> et Schenkel<sup>4</sup>. Parmi les approches les plus importantes, on notera celle de l'école de Berlin dans le domaine de la morphologie ; celle de A. H. Gardiner ; celle de Polotsky et sa « standard theory » de la syntaxe égyptienne ; enfin, d'un intérêt récent pour l'analyse du discours, la pragmatique et les modèles de la linguistique fonctionnelle.
  - L'école de Berlin, sous la direction de A. Erman<sup>5</sup>, a apporté trois contributions essentielles : la division de l'histoire de l'égyptien en deux phases principales (voir à ce sujet la communication de Ola El Aguizy dans le présent volume) ; l'identification des inventaires morphosyntaxiques des différents stades de la langue ; un monumental inventaire lexical, le *Wörterbuch der ägyptischen Sprache*<sup>6</sup>. Cette école se distingue par une approche que l'on peut qualifier de « sémito-centrique ».
  - Gardiner et Gunn<sup>7</sup>, qui poursuivent les travaux descriptifs de l'école de Berlin, étaient, eux, plus « euro-centriques » : ils essayaient de mettre en valeur, à travers l'étude de la grammaire égyptienne, les différences ; entre les pensées égyptienne et européenne pour permettre une traduction adéquate des textes égyptiens.
  - L'approche de Polotsky<sup>8</sup>, difficile à appréhender pour des non-linguistes, consiste en une transposition de certains modèles de la linguistique occidentale à l'étude de la syntaxe égyptienne, en privilégiant en particulier les notions de structures sous-jacentes et de lois de substitution (règles de transpositions) et en analysant les transpositions du verbe - cf. Junge, 1978<sup>9</sup>.
  - L'approche la plus récente - cf. Borghouts, Collier, Junge, Loprieno, Schenkel, Shisha-Halevy, Vernus<sup>10</sup> - réfute ou reformule une partie des thèses de l'école de Polotsky et prend en compte les trois niveaux de la syntaxe, la sémantique et la pragmatique.

## Classification et origine de la langue égyptienne

- 4 Un des grands débats de l'égyptologie et de la linguistique comparée a été la place et le statut de l'ancien égyptien dans la famille chamito-sémitique ou afro-asiatique<sup>11</sup>, la relation entre les différentes branches de la famille afro-asiatique ayant donné lieu à une importante littérature<sup>12</sup>. On sait que la question généalogique ou génétique passionnait particulièrement les linguistes du XIX<sup>e</sup> siècle (et une grande partie de ceux du XX<sup>e</sup>) qui cherchaient, à travers ce classement linguistique, à catégoriser les races et les peuples et qui pensaient que la linguistique historique et comparative fournirait les preuves scientifiques, donc infaillibles, du bien-fondé de ces catégorisations. Selon l'axiome de base de celles-ci (cf. indo-européens, chamito-sémitiques et autres), les langues du monde dérivent de quelques illustres ancêtres et elles se sont diversifiées et ramifiées au fil du temps. La linguistique comparée permettrait donc d'analyser l'évolution de ces langues et de reconstruire les langues ancestrales, par exemple le proto-indo-européen ou le proto-sémitique. Ce formidable travail de reconstruction linguistique a permis un développement sans précédent de la linguistique historique et a nécessité l'élaboration d'outils d'analyse, mais n'a pas été, parfois, sans dérives idéologiques comme ce fut le cas, entre autres, pour les langues dites hamitiques<sup>13</sup> avec la création, à partir de preuves étymologiques parfois très faibles, d'une famille de langues africaines servant à justifier l'existence d'un groupe racial spécifique, les « hamites », considéré comme distinct des populations africaines nègres et supérieur à celles-ci<sup>14</sup>.
- 5 En ce qui concerne l'égyptien, un des grands débats du début du siècle fut de savoir s'il était plus proche des langues sémitiques ou des langues dites « hamitiques » (le groupe hamitique comprenant, entre autres, les langues berbères et couchitiques), l'égyptien étant considéré comme un mélange de ces deux systèmes et les auteurs arguant tantôt pour la prédominance du système sémitique -en particulier Erman - tantôt pour la prédominance du système « hamitique » - Zyhiarz et G. Lefebvre<sup>15</sup>. Dans le premier cas, il s'agissait d'une langue sémitique déformée, dans l'autre, d'une langue africaine sémitisée. À la suite des travaux de Marcel Cohen<sup>16</sup>, ce débat fut abandonné et toutes les branches de la famille chamito-sémitique furent considérées comme apparentées mais relativement autonomes. Cependant, de nombreux travaux ont privilégié la relation de l'égyptien avec les langues sémitiques, l'opinion dominante étant que l'égyptien était typologiquement et lexicalement plus proche des langues sémitiques que des autres langues du groupe chamito-sémitique, en particulier sur le plan lexical<sup>17</sup>. Cette proximité pouvait être analysée comme la preuve d'une origine commune ou comme le résultat de contacts, l'influence sémitique ayant été particulièrement importante à l'époque ramesside<sup>18</sup>. La comparaison lexicale avec les autres langues de la famille afro-asiatique a été moins systématiquement développée : les travaux étymologiques de Vycicht, qui incluent des étymologies d'autres langues afro-asiatiques<sup>19</sup> mais qui ne postulent aucune origine « africaine » constituent, à notre connaissance, plutôt une exception chez les linguistes égyptologues contemporains. On connaît les travaux célèbres de Cheikh Anta Diop qui s'inscrivent dans un mouvement de nationalisme africain et tentent d'affirmer l'origine africaine « nègre » de la langue et de la civilisation égyptienne mais qui manquent, sur le plan linguistique, de rigueur méthodologique<sup>20</sup>.
- 6 La comparaison entre l'égyptien et les autres langues afro-asiatiques met en valeur un certain nombre de problèmes typologiques. Bien que l'égyptien soit la langue dont nous

possédons les traces écrites les plus anciennes dans la famille afro-asiatique<sup>21</sup>, il témoigne, y compris dans sa forme la plus archaïque, d'une spécificité morphologique le distinguant nettement des autres langues du groupe, langues sémitiques incluses. En effet, comparé à des langues comme l'akkadien ou l'arabe, attestées plus récemment, l'égyptien présente un développement morphologique plus avancé dans le sens d'une « perte » de construction synthétique (Loprieno, 1995, Gardiner, 1957)<sup>22</sup>. Cette « modernité » de l'égyptien ancien par rapport à des langues plus récentes ébranle l'un des postulats de toutes les tentatives de reconstruction généalogique, à savoir que les langues d'une même famille suivent des lois d'évolution communes et que c'est justement la connaissance de ces lois qui permet d'attester ou non la relation des langues entre elles et la reconstruction généalogique.

- 7 Cette spécificité de l'égyptien a été expliquée de différentes façons. Pour les partisans d'une approche généalogique, l'égyptien aurait, malgré son ancienneté et avant son émergence comme langue écrite, subi des changements considérables qui auraient modifié son héritage génétique afro-asiatique. Gardiner (1957) suggère que ce changement linguistique, décrit comme une évolution anormalement rapide, serait le fruit d'une fusion de population, et il compare ainsi la genèse de l'égyptien à celle de l'anglais. On retrouve ici un écho du postulat de l'égyptien comme langue mixte chamito-sémitique.
- 8 Pour d'autres auteurs, cette spécificité de l'égyptien remet en cause l'hypothèse génétique en elle-même et tend à prouver que les similarités entre les différentes branches de la famille afro-asiatique sont avant tout le résultat de contacts intensifs liés à la proximité géographique, et non pas nécessairement la preuve d'une origine commune. Enfin, d'autres auteurs encore ont rejeté l'approche « sémito-centrique » dominante dans le domaine afro-asiatique tout en restant dans un cadre généalogique. Ils ont suggéré que la régularité morphologique présente dans les langues sémitiques, et en particulier l'arabe, était non pas un trait hérité du proto-afro-asiatique mais représentait plutôt un développement tardif d'une série de grammaticalisations.
- 9 Les arguments contradictoires avancés dans ce débat confirment surtout qu'en matière de comparatisme et de classification, il s'agit d'être prudent et que, dans de nombreux cas, les similarités structurelles entre deux langues peuvent être analysées comme le produit soit de phénomènes de morphogenèse soit de phénomènes de contact. La classification des langues reste un domaine où le choix des traits linguistiques sélectionnés au départ déterminera de façon prépondérante l'analyse des données. Privilégier uniquement la comparaison entre l'égyptien et les langues sémitiques peut amener à des distorsions, comme il semble que ce fut le cas dans la description du système verbal égyptien.
- 10 Un des points les plus sujets à controverse en égyptologie demeure l'analyse du système verbal de l'égyptien, en particulier l'égyptien de la première phase - *Earlier Egyptian*<sup>23</sup> - point abordé dans ce volume par l'article d'Ola El Aguizy et qui a fait l'objet de plusieurs études récentes<sup>24</sup>. Le système verbal de l'égyptien de la première phase est un sujet particulièrement complexe car l'absence de notation vocalique rend aléatoire (ou hypothétique) la reconstruction des formes verbales reposant sur une opposition vocalique. De plus, l'évolution du système verbal à travers les différentes étapes de la langue égyptienne (égyptien de la première phase vs égyptien de la seconde phase, *i.e.* *Earlier Egyptian* vs *Late Egyptian*) a été beaucoup plus importante que l'évolution du système nominal et opacifie les tentatives, de reconstruction.

- 11 Le système verbal est décrit tantôt comme un système à base temporelle, tantôt comme un système à base aspectuelle<sup>25</sup>. Les partisans de l'aspect (l'école de Berlin mais également les linguistes comme Gardiner) semblent avoir été influencés par une approche sémito-centrique en reprenant les catégories employées pour décrire les langues sémitiques. Cette approche fut rejetée par de nombreux linguistes, en particulier Polotsky, et à sa suite Sçhenkel, Junge, Allen et Satzinger<sup>26</sup> qui défendirent la thèse d'un système verbal privilégiant le temps sur l'aspect, les ouvrages plus récents adoptent une position plus nuancée optant pour la reconnaissance d'un système aspecto-temporel, les valeurs de la forme verbale changeant en fonction du contexte d'énonciation.
- 12 L'égyptologie est souvent apparue comme formant une discipline à part, quelque peu repliée sur elle-même et coupée des autres courants de la linguistique générale. Cette perception est sans doute un peu caricaturale, mais il est vrai que l'égyptologie, de par la nature de ses sources, a eu tendance à privilégier l'approche philologique. D'autres approches, telle l'approche sociolinguistique, furent peu développées dans le passé et représentent un courant plus récent. Ce n'est sans doute pas un hasard si un certain nombre de questions plus « modernes » (s. e. la relation langue/identité, la relation langue/écriture, la place de l'écrit dans la société, le bilinguisme) ont d'abord été abordées pour des époques considérées au départ comme des périodes de « décadence », i.e. à partir de la conquête gréco-romaine et de la période plus tardive que représente la période copte. De nombreuses études récentes rompent avec une tradition purement philologique et s'intéressent au rôle et à la place de l'écrit dans la société égyptienne.

## Écriture et instruction dans l'Égypte antique

- 13 Nous avons souligné en introduction la quantité exceptionnelle de documents retrouvés sur les sites archéologiques, non seulement en langue égyptienne mais également à une époque plus tardive en étrusque, araméen, grec, latin, copte et nubien<sup>27</sup>. Ces documents recouvrent des thèmes variés incluant les éloges funèbres, les épîtres royales, les textes littéraires classiques, la correspondance administrative et financière, la correspondance privée, les graffiti. Les papyrus et ostraca fournissent les principaux témoignages de toute la vie civile (i.e. mariages, décès, transactions commerciales, héritage, etc.) et rendent compte d'une société où l'écrit joua un rôle très important même si la majorité de la population demeurait illettrée.
- 14 Cette diffusion de l'écriture<sup>28</sup> fut évidemment progressive, accompagnant la mise en place d'une structure administrative complexe et culminant semble-t-il à l'époque gréco-romaine, époque pour laquelle on a retrouvé le plus grand nombre de papyrus, époque où est attesté également un nombre important de bibliothèques privées<sup>29</sup> dans la classe urbaine et où toute transaction importante est sanctionnée par un document écrit que chaque personne doit conserver.

## L'écrit dans l'Égypte pharaonique avant la Basse Époque (3000-712 av. J.-C.)

- 15 Les fonctions et rôle de l'écrit ont évolué lentement pendant toute la période pharaonique. Baines<sup>30</sup>, qui s'est particulièrement penché sur cette question, distingue plusieurs étapes décisives : celle de la III<sup>e</sup> dynastie ; (2650-2575 av. J.-C.) et de la IV<sup>e</sup>

dynastie (2575-2465 av. J.-C.), avec l'apparition d'« écrits suivis » (*continuous writing*), celle de la première période intermédiaire (IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> dynasties, 2150-2040 av. J. -C.), avec un élargissement des fonctions de l'écrit ; celle, enfin, du Moyen Empire (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> dynasties, 2040-1640 av. J.-C.), avec l'apparition des premiers textes purement littéraires.

Tableau 1 : Chronology (Baines, 1983, p. 573)

Period	Dynasties	Dates
Predynastic	-	5000-2950
Early dynastic	I-III	2950-2600
Old Kingdom	IV-VIII	2600-2150
1 <sup>st</sup> intermediate	IX-XI	2150-2040
Middle Kingdom	XI-XIII	2040-1640
2 <sup>nd</sup> intermediate	XV-XVII	1640-1550
New Kingdom	XVIII-XX	1550-1070
3 <sup>rd</sup> intermediate	XXI-XXV	1070-712
Late	XXV-XXX	712-332
Graeco-Roman	-	332-A.D.395

**N. B.: DATES BEFORE 712 ARE IN ROUND FIGURES; ALL EXCEPT THE LAST ARE B. C.**

- 16 Dès le début, l'écriture eut une double fonction administrative et religieuse: « *writing emerged soon after the unification of the Egyptian state and helped to consolidate that unification... Innovations in writing were probably intended to enhance administrative efficiency* » (Baines, 1968, p. 205). Les premiers écrits sont des textes royaux trouvés sur des ostracales leur but principal était de marquer la propriété<sup>31</sup> -puis des textes gravés sur des monuments funéraires. Ces inscriptions ne constituent pas des textes structurés mais plutôt des inventaires de mots ou de noms. On ne trouve aucune trace d'écriture « informelle » dans les premières dynasties, comme ce fut le cas dans la Grèce ancienne. Les premiers « écrits suivis » apparaissent dans des textes religieux de la IV<sup>e</sup> dynastie<sup>32</sup>, et ce n'est qu'à partir de la Ve dynastie que les textes des pyramides sont attestés<sup>33</sup>. Pendant toute la période de l'Ancien Empire et jusqu'à la Ve-VI<sup>e</sup> dynastie, l'écrit reste principalement religieux, présentant le monde des dieux, et les thèmes ou genres écrits demeurent restreints. À la fin de l'Ancien Empire (autour de 2150 av. J.-C.), les textes attestés comportent des décrets légaux, des rapports de contrats privés, des lettres, de longs textes religieux et magiques et des inscriptions « biographiques ». Les textes purement littéraires sont encore absents. C'est pendant la première période intermédiaire et la disparition d'un État centralisé (IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> dynasties, 2150-2040 av. J.-C.) que l'on assiste à l'élargissement des thèmes et au développement des bibliographies. Pendant la période du Moyen Empire (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> dynasties, 2040-1640 av. J.-C.), les

bibliographies s'étoffent et les premiers textes littéraires apparaissent. La période du Nouvel Empire (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> dynasties, 1550-1070 av. J.-C.) voit l'apparition de textes populaires de type folklorique, de poèmes d'amour.

- 17 Au début, seule une élite restreinte était lettrée et les personnages de haut rang étaient désignés comme « scribe » ou « administrateur des scribes »<sup>34</sup>. Les rois étaient eux-mêmes lettrés et l'écrit était considéré comme la forme la plus raffinée du beau parler. La diffusion de l'écrit était extrêmement réduite pendant la période de l'Ancien Empire, et la plus grande part de la culture restait orale. Pour Baines, cet usage restreint de l'écriture et de la décoration monumentale reflète une société extrêmement stratifiée et un pouvoir central qui cherche à garder le contrôle de ce médium. Cependant, si les hauts personnages sont décrits comme des scribes, le vrai travail d'écriture était effectué par des « scribes subordonnés » : « *literacy is thus necessary for high status, writing is delegated by those who achieved that status* »<sup>35</sup>. Peu à peu, la classe des éduqués s'est élargie, au fur et à mesure de la complexification de la structure administrative et de l'expansion des genres écrits. On estime cependant que 1 % tout au plus de la population était alphabétisée pendant toute la période pharaonique<sup>36</sup>. Nous n'avons aucune information sur l'impact de l'écriture sur les 99 % de la population estimée analphabète. Mais avant la Basse Époque (712-332 av. J.-C.) et la période gréco-romaine (332 av. J.-C. -395 apr. J.-C.), il n'y a aucune trace de contact ou de mélange culturel entre classes. Deux facteurs « techniques » ont peut-être également contribué à limiter la diffusion de l'écrit à la période pharaonique : l'emploi d'une langue « littéraire » standardisée différente des dialectes parlés par les populations locales (voir *infra*) et l'utilisation de différents types de graphies (hiéroglyphique, cursive, hiératique, démotique) ayant chacun des fonctions différentes<sup>37</sup>. La plupart des lettrés n'étaient compétents que dans un ou deux types de graphies et de textes. L'image qui se dégage donc de la période pharaonique, précédant la Basse Époque (*Late Period*) est donc celle d'une lente progression de l'écrit s'ouvrant peu à peu à de nouveaux genres, transformant sa graphie et même ses niveaux de langue mais restant l'attribut d'une petite minorité proche du pouvoir ou liée à lui.

## L'écrit pendant la Basse Époque et l'époque gréco-romaine (712 - 395 apr. J.-C.)

- 18 À partir de la Basse Époque et de l'occupation perse, la place de l'écrit dans les milieux urbains est largement attestée par l'abondance des documents civils et des correspondances privées, la diffusion de l'écrit s'accroissant encore à la période gréco-romaine. Mais la division ville-campagne est très nette pendant cette même période avec, en ville et dans les grosses bourgades, la présence d'une élite bilingue et à la campagne une grande majorité d'illettrés<sup>38</sup>. Cette extension de l'écrit correspond à un cosmopolitisme accru de la société<sup>39</sup> pendant la Basse Époque puisque de nombreuses communautés étrangères se sont installées en Égypte. Ce cosmopolitisme s'accroît encore pendant la période gréco-romaine avec l'établissement d'une élite grecque ou grecophone très attachée aux valeurs de l'instruction et possédant des bibliothèques privées. La question de la diffusion de l'écrit et du degré d'instruction de la population recoupe alors la question des usages linguistiques et de la transition de l'égyptien au grec (voir *infra*, multilinguisme et communautés).
- 19 Les « statistiques » de cette période<sup>40</sup> indiquent toujours un niveau démographiquement faible de diffusion de l'instruction écrite, mais des auteurs comme Thompson ou Ray



soulignent que, plus que le nombre de gens sachant réellement lire ou écrire, c'est la place et le statut de l'écrit qui caractérisent la période gréco-romaine avec la formation d'un nouveau type d'administration créant de nouvelles fonctions (cf. en particulier la mise en place de recensements de population). Les deux types de spécialistes de l'écriture sont alors les scribes (plutôt liés aux temples et qui servent d'intermédiaires avec les populations) et les administrateurs<sup>41</sup> qui sont souvent à la fois des fonctionnaires de l'État et les secrétaires des riches familles. En dehors de l'élite urbaine, le clergé apparaît également comme une classe relativement mais pas totalement éduquée. Les femmes, dans leur très grande majorité, qu'elles soient d'origine urbaine ou rurale, sont illettrées. Comme l'indique Bagnall, « *Literacy was widespread, far more so than before the arrivals of the Greeks, but is never approached universality. It was an attainment of which one might be proud but that was acquired - at least outside the upper class - mainly for practical purposes. Those who needed to write, learned; the others mostly did not. Although this situation may seem paradoxical for a society so dependent on writing, it was quite manageable.* »

- 20 Entre le III<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. (apparition du christianisme), on constate une diminution du nombre de papyrus, que ceux-ci soient littéraires ou documentaires. Mais nous n'avons aucune explication de ce phénomène et il ne semble pas que la christianisation de la société ait amené de grands changements dans le domaine de la diffusion de l'écrit<sup>42</sup>.

## Oralité et écriture

- 21 Si les textes nous permettent de suivre avec précision l'évolution de l'écrit sur plus de 3 000 ans, que savons-nous des usages oraux de l'Égypte antique ? Une des permanences remarquables de l'histoire de l'Égypte est le quasi-maintien d'une situation de diglossie, quelles que soient les périodes et les langues utilisées, entre les usages écrits et oraux. Nous reprenons ici le concept traditionnel de diglossie<sup>43</sup> dans le sens de la présence simultanée de deux (ou plusieurs) niveaux de langue utilisés dans des fonctions ou des contextes différents avec, à un pôle, un niveau de langue considéré comme « élevé », utilisé dans les usages formels et plutôt écrits et, à un autre pôle, un niveau considéré comme « vulgaire » ou « dialectal », utilisé dans les usages informels et plutôt oraux. Ces deux pôles n'interdisent pas la présence de variétés ou niveaux intermédiaires d'écrit ou d'oralité.
- 22 Dans le cas de l'égyptien, cette situation de diglossie n'implique pas une situation statique et les différentes étapes de la langue égyptienne écrite<sup>44</sup> reflètent les adaptations successives. Dans toutes les sociétés, la langue orale évolue plus rapidement que la langue écrite codifiée et stabilisée. Dans le cas de variétés écrites qui se maintiennent sans modification de leurs normes pendant plusieurs siècles, l'écart entre l'écrit et l'oral se creuse, l'orthographe et les règles de la langue écrite apparaissent de plus en plus arbitraires et leur apprentissage de plus en plus difficile, atteignant un point de tension extrême et de rupture. À cette étape, des réformes sont introduites dans la langue écrite pour se rapprocher momentanément de l'usage oral. Ainsi, des évolutions qui apparaissent plus radicales à l'usage écrit (bien qu'en général on en perçoive les signes précurseurs et progressifs, en particulier dans les écrits civils et informels) se produisent de façon continue à l'oral. De plus, les réformes entreprises à un moment donné ne sont pas toujours acceptées par toutes les classes sociales et pour tous les genres écrits et des formes archaïques peuvent se maintenir dans des domaines spécifiques.

- 23 L'évolution de la langue égyptienne reproduit très certainement ce schéma, mais le fait que nous traitons avec une langue morte utilisée sur plusieurs millénaires rend impossible toute certitude concernant l'usage oral. Plusieurs schémas ont été proposés pour décrire les différents stades de la relation entre langue écrite et langue orale dans l'Égypte ancienne et sont présentés par J. Vergotte<sup>45</sup> et repris par R. Kasser dans l'encyclopédie copte<sup>46</sup>. Après le stade initial d'apparition de l'écriture, le second stade d'un rapprochement avec l'usage oral apparaît dans les citations dès la XVIII<sup>e</sup> dynastie et cet usage devient la langue officielle sous la XIX<sup>e</sup> dynastie - néo-égyptien ou « *Late Egyptian* » qui se prolonge dans le démotique<sup>47</sup>. Le troisième stade apparaît avec le copte. Cependant, ni le néo-égyptien ni le démotique, en tant que variétés écrites, ne doivent être considérés comme représentant les variétés orales de leur époque. Si, à l'origine, ces variétés sont proches de forai, très vite elles deviennent des variétés littéraires codifiées qui ne suivent pas l'évolution de la langue parlée. Le néo-égyptien comme le démotique sont plutôt employés dans des textes civils, par opposition aux textes religieux qui restent écrits en égyptien classique. À la Basse Époque comme à l'époque gréco-romaine, les Égyptiens parlaient certainement des dialectes qui, élevés à l'époque chrétienne au rang de langues écrites, devinrent le copte<sup>48</sup>. Ainsi, le démotique est resté imperméable aux emprunts grecs qui ont dû être très importants dans les milieux bilingues et qui apparaissent en copte. C'est une langue standardisée, reflétant un usage idéalisé d'une langue autochtone (résistant à l'occupant grec ?), peu perméable aux emprunts et transmises par les écoles des temples<sup>49</sup>. Les textes en néo-égyptien et en démotique mêlent structures classiques et structures plus orales. De même, les dialectes coptes élevés au rang de langue écrite sont des koinès littéraires et ne doivent pas être considérés comme reflétant l'usage oral perse.
- 24 Pourquoi a-t-il existé, à des époques données, une volonté de réforme linguistique et de rapprochement avec un niveau plus oral et moins figé ? Dans le cas du passage de l'égyptien classique (variété 1 du schéma) au néo-égyptien (variété II), les auteurs (Vergotte, Kasser) mentionnent des raisons politiques sans réellement les expliciter et nous n'avons pas trouvé de réponses claires à cette question. Le néo-égyptien devient la langue officielle de la XIX<sup>e</sup> dynastie à une époque où l'Égypte règne sur un immense espace et a besoin d'une administration efficace. Cette réforme ne répond peut-être donc qu'à des besoins pragmatiques, mais on aimerait avoir davantage de détails<sup>50</sup>. Ainsi, le passage progressif du hiératique au démotique pendant la XXVI<sup>e</sup> dynastie semble correspondre à la volonté de l'État de réunifier l'Égypte<sup>51</sup>. Le passage du démotique au copte marque une rupture réelle et même, pour reprendre les termes de Kasser, une véritable révolution<sup>52</sup>. L'instrumentalisation du copte correspond à une volonté délibérée, de la part de l'élite chrétienne, de diffuser le message biblique auprès de la population égyptienne et de rompre avec le paganisme traditionnel. En optant pour l'alphabet grec, les chrétiens coptes ont ainsi cassé une tradition millénaire et rendu les textes anciens incompréhensibles. Mais en transcrivant pour la première fois les voyelles des dialectes coptes, ils ont laissé les clefs qui ont permis, plusieurs siècles plus tard, le déchiffrement des hiéroglyphes et la compréhension réelle de la langue égyptienne, y compris dans ses variétés dialectales. Car jusqu'à la période copte<sup>53</sup>, et même dans ses formes les plus proches du niveau oral, la langue égyptienne écrite reste une langue standardisée qui ne restitue pratiquement pas les différenciations dialectales. On ne trouve pas de traces de notations des dialectes avant la période gréco-romaine<sup>54</sup> alors que les dialectes existaient avant.

## Multilinguisme et communautés

- 25 Ce n'est qu'à partir de la Basse Époque que l'Égypte est décrite comme une société cosmopolite<sup>55</sup> et qu'est posée la question des usages linguistiques des communautés d'origine étrangère<sup>56</sup>. La présence de colonies étrangères est d'abord attestée par la transcriptions de noms étrangers puis, à partir du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., par la mention des colonies de mercenaires ou de marchands (ioniens, cariens, phéniciens) et des colonies juives et araméennes. Pendant la Basse Époque, l'accent est mis sur l'assimilation des colonies de mercenaires qui adoptent des noms égyptiens, s'enrichissent et s'intermarient parfois avec les Égyptiens. Cependant, rien ne prouve que l'adoption de noms égyptiens s'accompagne d'une perte des langues vernaculaires. On retrouvera tout au long de la période perse et gréco-romaine cette question du rapport entre anthroponymes et usages linguistiques<sup>57</sup>.
- 26 Ce n'est qu'avec la période perse que nous trouvons une documentation sur les langues parlées par ces communautés, en particulier par la documentation araméenne de l'île Éléphantine, de Memphis, d'Abydos, d'Edfou et par les fragments phéniciens de Memphis. Ces papyrus représentent une richesse inestimable puisqu'ils apportent sur la langue araméenne de cette époque un témoignage dont nous n'avons nulle trace ailleurs<sup>58</sup>. L'araméen fut la grande langue véhiculaire de la Syrie-Palestine dès le V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et fut apporté en Égypte par les migrants d'origine sémite. À partir de 525 av. J.-C., l'araméen fut employé par les fonctionnaires perses et fut également la langue véhiculaire des colonies d'ouvriers de toutes nationalités. L'araméen ne fut donc pas la seule langue des juifs et de nombreux papyrus araméens apparaissent comme une traduction de textes égyptiens mentionnant des noms et des dieux égyptiens. Au niveau de l'interférence entre araméen et démotique, on constate des contradictions selon les auteurs. Porten relève de nombreux cas d'interférence entre araméen et démotique, avec non seulement le partage d'un lexique commun, mais aussi l'interpénétration des systèmes au niveau des prépositions<sup>59</sup>. Un papyrus (le texte du Papyrus Amherst) montre un document araméen écrit en caractères démotiques. Mais pour Ray<sup>60</sup> au contraire, l'égyptien (sous les formes hiératique et démotique) reste imperméable aux influences araméennes à la Basse Époque. L'usage de l'araméen ne traduit donc pas forcément un démarquage identitaire ou culturel. Cependant les juifs d'Éléphantine forment une communauté spécifique avec son propre culte.
- 27 Le rattachement de l'Égypte à l'Empire perse marque donc le passage d'une situation où les communautés étrangères sont minoritaires dans un environnement culturel et linguistique égyptien, à une situation où ce sont des étrangers qui gouvernent et qui imposent leur langue. Pendant toute la période perse, l'araméen est la langue officielle mais l'égyptien se maintient dans la correspondance semi-officielle, privée et religieuse. C'est également à cette époque qu'apparaissent les premiers écrits en démotique.
- 28 Avec la période gréco-romaine, le cosmopolitisme, le multilinguisme et l'ouverture à de nouvelles valeurs culturelles s'accroissent<sup>61</sup>. La diffusion du grec comme langue administrative est progressive et il faut près de 150 ans pour que le grec devienne langue officielle, le démotique et même l'égyptien de tradition se maintenant dans les temples, la littérature et la correspondance privée. Pendant 300 ans, les textes bilingues prédominent, mais à partir de 146 av. J.-C., tout contrat en égyptien doit être enregistré en grec. Ceci amène une diminution du rôle des scribes et un renforcement des

fonctionnaires formés en grec. À l'arrivée des Romains, les écrits administratifs et une grande partie de la correspondance privée sont en grec. À partir du III<sup>e</sup> siècle apr. J.-C., le démotique est confiné au temple et pour tous les Égyptiens, écrire signifie connaître le grec : tous les lettrés sont forcément bilingues<sup>62</sup>.

- 29 Comment mesurer la diffusion du bilinguisme ? Là encore, l'anthroponymie ne peut être prise comme critère<sup>63</sup>. On peut porter un nom grec, envoyer ou recevoir une correspondance en grec et ne pas être grecophone, comme le montrent des témoignages indirects indiquant la nécessité d'une traduction<sup>64</sup>. À la campagne, on trouve des textes démotiques accompagnés d'un résumé grec, bien que les noms des parties soient grecs. L'usage du grec était-il l'apanage des seuls lettrés ? Il semble que c'était aussi la langue des armées à l'époque romaine, le latin n'étant utilisé que dans les documents de haut niveau militaire. Le bilinguisme n'est donc pas partagé par toute la société. Au sommet, l'élite grecque ne parlait sans doute pas l'égyptien et à la base, la paysannerie ne parlait qu'égyptien. Entre les deux s'étendait la classe bilingue des metropolis et des nomes dont ni la langue, ni les anthroponymies ne fonctionnaient comme discriminant identitaire.
- 30 La profusion des textes bilingues ne signifie pas forcément qu'il y avait fusion des codes<sup>65</sup>. On note un lexique important de mots construits, semi-grecs et semi-égyptiens, présents à la fois dans les textes démotiques et grecs<sup>66</sup>. Parfois, les textes écrits sur un même support n'ont pas de rapports et ont été écrits à une période différente. D'autres fois, un texte est écrit dans une langue et traduit dans l'autre, il n'y a donc pas mélange des codes. Mais le bilinguisme est également fonction des types de supports et des thèmes. On trouve ainsi beaucoup d'ostraca bilingues en gréco-démotique au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., pour le commerce du sel par exemple<sup>67</sup>. L'influence du grec est faible sur l'écrit démotique et hiéroglyphique, graphies transmises dans les temples sous une forme plus ou moins figée, mais est par contre très importante sur les dialectes coptes, comme en témoigne le vocabulaire (20 % de termes coptes sont empruntés au grec), la graphie et même certaines structures grammaticales<sup>68</sup>. L'égyptien a-t-il influencé le développement du grec en Égypte ? Thompson<sup>69</sup> souligne que l'on ne trouve pas le développement d'une koinè grecque comme ce fut le cas dans le bassin méditerranéen, mais plutôt la présence d'un jargon administratif relativement complexe.
- 31 Fusion des langues, fusions des cultures, fusion des peuples ? Vaste débat qui domine actuellement les études sur cette période, Y avait-il fusion, syncrétisme, assimilation des Grecs par les Égyptiens ou vice-versa ? La question de l'identité gréco-égyptienne a fait couler beaucoup d'encre, que l'on privilégie le syncrétisme culturel ou les discriminations statutaires. Plus qu'une discrimination raciale, les auteurs insistent sur l'importance du statut culturel entre ceux qui sont considérés comme hellénisés et ceux qui ne le sont pas. Les cultures fusionnent à certains égards, mais il n'y a pas assimilation totale de part et d'autre, il y a plutôt ajustement et les identités se maintiennent tout en évoluant. .
- 32 La question des identités culturelles et linguistiques a donc passionné les spécialistes de l'époque gréco-romaine (ou démotique) qui ont mis en valeur la richesse de cette étape appréhendée comme une période d'interaction culturelle fertile. Ainsi, c'est par le biais des traductions égypto-grecques que la religion égyptienne se diffusera dans le bassin méditerranéen. Auparavant, cette période était considérée comme une phase de décadence pour la civilisation égyptienne. Ritner<sup>70</sup> souligne les modèles implicites d'un tel a priori qui tend à faire des périodes d'interaction culturelle des périodes de décadence. Cependant, l'époque du Nouvel Empire, qui a toujours été présentée comme une phase de rayonnement, est également une époque pluriculturelle où l'influence sémitique est très

marquée et a joué un rôle considérable. Mais cette influence sémitique n'est jamais considérée comme un signe de décadence. On retrouve ici l'impact de modèles implicites qui tendent à privilégier le lien naturel de l'Égypte avec le monde sémitique, et qui mythifient une origine commune et non corrompue.

## NOTES

1. Les données exposées en première partie (Langue égyptienne et égyptologie) sont principalement empruntées au récent ouvrage de LOPRIENO A., *Ancient Egyptian, A Linguistic Introduction*, Cambridge, 1995.
2. CHAMPOLLION J.-F., *Précis du système hiéroglyphique*, Paris, 1824 ; LEPSIUS R., « Lettre à M. le Professeur Rosellini... sur l'alphabet hiéroglyphique », *Annali dell'Istituto di corrispondenza archeologica*, 9, Rome, 1837, p. 5-100.
3. LOPRIENO A, 1995, op. Cff, p. 8-10.
4. SCHENKEL W., *Einführung in die altaegyptische Sprachwissenschaft*, Orientalische Einführungen, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1990, p. 17-23.
5. Voir en particulier ERMAN A., *Ägyptische Grammatik*, Berlin, 1928, and *Neuägyptische Grammatik*, Leipzig, 1933.
6. ERMAN A. and GRAPOW H., *Wörterbuch der ägyptischen Sprache*, Akademie Verlag, Berlin, 1926-1953.
7. Voir GARDINER A. H., *Egyptian Grammar, Being an Introduction to the Study of Hieroglyphs*, Oxford, 1927, 3e ed., 1957, et GUNN B., *Studies in Egyptian Syntax*, Geuthner, Paris, 1924.
8. POLOTSKY H. J., *Collected Papers*, Magnes Press, Jérusalem, 1971.
9. JUNGE F., *Syntax der mittellägyptischen Literatursprache. Grundrissen einer Sfrukturtheorie*, Philipp von Zabern, Mainz, 1978.
10. Cf. JUNGE F, 1978, op. cit.; SCHENKEL W., 1990, op. cit.; LOPRIENO A., op. cit., ainsi que COLLI ER M., "Prédication and the Circumstantial *sfm(f)/sfm.n(f)*", *Lingua Aegyptia* 2, 1992, p. 17-65.
11. Le terme « chamito-sémitique », ou *Hamito-Semitic* en anglais, fut celui en usage tout au long du XIXe siècle et dans la première partie du XXe. C'est en particulier le terme utilisé par Marcel COHEN dans son ouvrage *Essai comparatif sur le vocabulaire et la phonétique du chamito-sémitique*, Paris, 1947. Ce terme reste le plus courant en français. Le terme *Afro-Asiatic*, d'origine plus récente, est nord-américain et fut particulièrement utilisé par GREENBERG dans son ouvrage *The languages of Africa*, Indiana University Press, Bloomington, 1966. Un autre terme fut proposé par HODGE, *Usramic*, mais il ne fut à notre connaissance jamais adopté par d'autres auteurs (cf, note 12, *infra*). Pour un tableau de la famille afro-asiatique, voir l'article de Ola EL AGUIZY dans ce volume.
12. Cf. la bibliographie dans HODGE C. T., « Usramic », *Anthropological linguistics*, vol. 17, n° 5, 1975, p. 237-271 ; & HODGE C. T., « Afroasiatic. A Survey », *Janua Linguarum Series, Practica* CLXIII, Mouton, The Hague-Paris, 1971 ; COHEN O., « Les langues chamito-sémitiques », *Les Langues dans le monde ancien et moderne*, t. 3, J. Perrot éd., CNRS, Paris. 1988; HEINE B.. SCHADEBERG Th. C. & WOLFF E. (eds), *Die Sprachen Afrikas*, vol. II, *Afro-Asiatisch*, Helmut Buske, Hamburg, 1981. Parmi les points de controverse demeure la position des langues tchadiques et la classification des langues couchitiques.
13. MEINHOF K., *Die Sprachen der Hamiten*, Hamburg, 1912.

14. Pour une discussion de l'hypothèse chamitique, voir, entre autres, MAC RAFFEY W., "Concepts of Race in the Historiography of North-East Africa", *Journal of African History*, vol. 7, 1966, p. 1-7. Pour une discussion sur la relativité des catégorisations dans les langues africaines, voir l'introduction de MANESSY G. (éd.) dans « Les langues de l'Afrique sub-saharienne », *Les Langues dans le monde ancien et moderne*, t. 2, J. Perret éd., CNRS, Paris, 1981 ; pour une analyse de l'impact des théories raciales, en particulier celle de Reisner et Meinhof sur les études nubienues, voir TRIGGER B. G., « Reisner to Adams : Paradigms of Nubian Cultural History », *Nubian Studies, Proceeding of the Symposium for Nubian Studies*, Cambridge University Press, 1978, p. 223-226.
15. LEFEBVRE G., « Sur l'origine de la langue égyptienne », *Chroniques d'Égypte II*, 1936, p. 270-272. Voir aussi DIAKONOFF I. M., *Semito-Hamitic Languages. An essay in Classification*, Akademia Nauk, Moscou, 1965.
16. COHEN M., *Essai comparatif sur le vocabulaire et la phonétique du chamito-sémitique*, Paris, 1947.
17. Voir la communication de Fayza HAIKAL dans ce volume et le travail récent de HOCH J. E., *Semitic Words in Egyptian Texts of the New Kingdom*, Princeton University Press, Princeton, 1994.
18. Cf. F. HAIKAL dans ce volume.
19. VYČICH L. W., *Dictionnaire étymologique de la langue copte*, Louvain, 1983.
20. CHEIKH ANTA DIOP, *Peuples et cultures nègres*, Paris, 1956.
21. Environ sept siècles séparent les premiers textes égyptiens des premiers textes akkadiens.
22. Dans le sens d'une perte de construction synthétique, on notera en particulier l'absence de marques de cas.
23. Cf. LOPRIENO, *op. cit.* (1995, p. 72): « The verbal morphology of Earlier Egyptian is one of the most intricate chapters of Egyptian linguistics. » Loprieno distingue deux phases, *Earlier and Later Egyptian* (cf article d'Ola EL AGUIZY), que nous rendons ici en reprenant la terminologie de P. VERNUS : égyptien de la première phase et égyptien de la seconde phase.
24. Voir à ce sujet : ALLEN J. P., « Synthetic and Analytic Tense in Old Egyptian », *L'Égyptologie en 1979, Axes prioritaires de recherches*, vol. I, Colloques internationaux du CNRS 595, Paris, 1982, p. 19-27, et « The Inflection of the Verb in the Pyramid Texts », *Bibliotheca Aegyptia II*, Udena, Malibu, 1984. COLLIER M., « The Relative Clause and the Verb in Middle Egyptian », *Journal of Egyptian Archaeology* 77, 1991, p. 21-50. DORET E., « The Narrative Verbal System of Old and Middle Egyptian », *Cahiers d'orientalisme XII*, Patrick Cramer, Genève, 1986. FRANDSEN P. J., *An outline of the Late Egyptian Verbal System*, Copenhagen, 1974. JOHNSON J. H., « The Demotic Verbal System », *Studies in Ancient Oriental Civilization XXXVIII*, The Oriental Institute, Chicago, 1976. LOPRIENO A., « Das Verbalssystem im Ägyptischen und im Semitischen. Zur Grundlegung einer Aspekttheorie », *Göttinger Orient forschungen IV/17*, Harrassowitz, Wiesbaden, 1986. RITTER Th., « Das Verbalssystem der königlichen und privaten Inschriften. XVIIIe Dynastie bis einsechzigsten Amenophis 111 », *Göttinger Orient forschungen*, Reihe 4, Ägypten Bd. 30, Harrassowitz, Wiesbaden, 1995. -VERNUS P., « Future at Issue, Tense, Mood and Aspect in Middle Egyptian: Studies in Syntax and Semantic », *Yale Egyptological Studies IV*, Yale Egyptological Seminar, New Haven, 1990.
25. Le temps et l'aspect, en linguistique, sont deux catégories fondamentales qui traduisent deux conceptions dans la définition d'un procès exprimé par un verbe. Soit le procès est considéré par rapport au moment où le locuteur parle, et il s'agit donc d'un temps, soit le procès est envisagé dans son déroulement, et il s'agit donc d'un aspect. À ces deux grandes catégories s'ajoutent celle de la modalité - i.e. le procès envisagé du point de vue de son éventualité - et celle de la voix. Ces catégories sont évidemment présentes dans toutes les langues, mais la morphologie de chaque langue privilégie le marquage de l'aspect ou du temps. Ainsi, les langues sémitiques sont dites « langues aspectuelles » car le verbe connaît deux grandes conjugaisons : une conjugaison suffixale, dite accomplie ou *perfective*, une conjugaison préfixale, dite inaccomplie ou *imperfective*. À cette division fondamentale s'ajoute l'emploi d'auxiliaires qui permettent d'introduire des notions temporelles. L'emploi des auxiliaires s'est largement développé dans les dialectes arabes

par rapport à l'arabe classique. Pour une analyse détaillée de cette question, on se référera entre autres aux ouvrages de D. COHEN, *L'aspect verbal*, Puf, Paris, 1989, et de B. COMRIE, *Aspects*, Cambridge, 1976.

26. Voir note 24, op. cit., et également : ALLEN J.-P., « Synthetic and Analytic Tense in Old Egyptian », *L'Égyptologie en 1979. Axes prioritaires de recherches*, vol. I, Colloques internationaux du CNRS 595, Paris, 1982, p. 19-27. JUNGE F., *Syntax der mittellägyptischen Literatursprache. Grundlagen einer Strukturtheorie*, Philipp von Zabern, Mainz, 1978. POLOTSKY H.-J., « Egyptian Tenses », *Israel Academy of Sciences and Humanities, Proceedings 11/5*, Jérusalem, 1965, et « Les transpositions du verbe en égyptien classique », *Israel Oriental Studies* 6, 1976, p. 1-50. SATZINGER H., « Phonologie des koptischen verbs (sa'idischer Dialekt) », *Festschrift Elmar Edel*, M. Görg (ed), Ägypten und Altes Testament I. Uriaub, Bamberg, 1979, p. 343-368. SCHENKEL W., *Einführungen Die altägyptische Sprachwissenschaft*, Orientalische Einführungen, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 1990.

27. Dans bien des cas, comme pour l'araméen, les documents retrouvés en Égypte représentent les traces les plus anciennes de ces langues parlées dans d'autres régions.

28. Pour le rôle de l'écrit et la diffusion de l'instruction dans l'Égypte antique, nos sources sont principalement : pour la période de l'Ancien Empire et du Moyen Empire : BAINES J., « Literacy in Ancient Egyptian Society », *Man* 18, 1983, p. 572-599, et « Literacy, Social Organization and the Archaeological Records : the Case of Early Egypt », *State and Society*, J. Gledhill, B. Bender & M. T. Larsen eds., Unwin Hyman, London, 1988, p. 192-214 ; EYRE C. J. & BAINES J., « Four Notes on Literacy », *Göttinger Miszellen* 6f 1983, p. 65-96 ; EYRE C. J. & BAINES J., " Interactions between Orality and literacy in Ancient Egypt », *Literacy and Society*, K. Schousboe et M. T. Larsen eds., AkademiskForlag, Copenhagen, 1989, p. 91-119 ; pour la Basse Époque : RAY J., « Literacy and Language in the Late and Persian Periods », *Literacy and Power in the Ancient World*, A. K. Bouman & G. Woolf eds., Cambridge University Press, 1994, p. 51-66 ; pour la période démotique et ptolémaïque : BAGNALL R. S., *Egypt in the Late Antiquity*, Princeton University Press, Princeton, 1993 ; THOMPSON D. J., « Literacy and Power in Ptolemaic Egypt », *Literacy and Power in the Ancient World*, A. K. Bouman & G. Woolf eds., Cambridge University Press, Cambridge, 1994, p. 67-83 ; pour la période romaine : LEWIS N., *Life in Egypt under Roman rule*, Clarendon Press, Oxford, 1983. On trouvera chez tous ces auteurs de nombreuses références bibliographiques.

29. Cf. LEWIS, 1983, op. cit. et THOMPSON, 1994, op. cit.

30. Cf. BAINES, 1983 et 1988, op. cit. Les travaux de BAINES s'inscrivent dans un courant théorique issu des problématiques de GOODY, à savoir l'étude des liens entre structure sociale et écriture. Pour l'Égypte ancienne, BAINES (1988, p. 194) ne pense pas que l'écriture a permis la formation de l'État-nation, Il souligne que « writing came at a late stage in the formation of centralized state... The nation state existed for some generation - up to ten rulers - before the 1st dynasty (2950 BC) ». Mais il postule cependant que le développement de l'écriture dans les quatre premières dynasties correspond à une centralisation renforcée de la société : « although writing cannot be proved to be necessary for centralization, its participation in it is clear ».

31. BAINES, op. cit., 1988, p. 196 : « The chief administrative purpose of writing appears thus to have been to mark ownership and destination and to tabulate economic activities ».

32. Jusqu'à cette date, les textes ne comportent pas plus d'une phrase.

33. Les premiers textes des pyramides sont attestés en 2350 av. J.-C.

34. BAINES, op. cit., 1983, p. 580 ; « elite status was completely identified with literacy »

35. BAINES, *idem*.

36. BAINES, op. cit., 1983, p. 584.

37. Voir les articles de Ola EL AGUIZY et Fayza HAIKAL dans ce volume,

38. THOMPSON, op. cit., 1994, et LEWIS, op. cit., 1983.

39. RAY, op. cit., 1994.

40. RAY, *op. cit.*, 1994, p. 65, donne les estimations suivantes pour la période démotique : population totale, 4 millions ; population « égyptienne », 3,5 millions ; personnes pouvant lire le démotique, 250 000 (soit 7,14 % de la population égyptienne) ; personne écrivant un peu en démotique, 100 000 ; personnes parfaitement lettrées en démotique, 10 000 (soit 0,29 % de la population égyptienne).
41. THOMSON, *op. cit.*, 1994.
42. BAGNALL, *op. cit.*, 1993, p. 248.
43. Le concept de diglossie, qui fut d'abord appliqué à la Grèce antique puis repris par MARÇAIS et FERGUSON pour le monde arabe, a été largement commenté, critiqué, modifié depuis l'article de FERGUSON et appliqué, avec ses variantes de tri-poly-glossies, à de nombreuses sociétés, incluant les sociétés bilingues ou multilingues. Nous n'entrerons pas ici dans ce débat et garderons simplement l'idée essentielle d'un fossé important séparant la langue « vulgaire » et parlée de la langue écrite.
44. Voir le schéma proposé dans l'article de Ola EL AGUIZY.
45. VERGOTTE J., *Grammaire Copte* (vol. 1 : Introduction, phonétique et phonologie, morphologie syntématique, partie synchronique & vol. 2 : Introduction, phonétique et phonologie, morphologie syntématique, partie diachronique), Louvain, 1973. Dans le vol. 2, p. 2-3, VERGOTTE discute les schémas de K. SETHE et de B. H. STRICKER et propose son propre schéma.
46. KASSER R., « Language(s) Coptic », *The Coptic Encyclopaedia*, vol. 8, A, S. Atiya ed., Macmillan Publishing Company, New York, 1991, p. 145-151. KASSER reprend un schéma simplifié de VERGOTTE que nous reproduisons ici,
47. Voir la communication de Ola EL AGUIZY dans ce volume pour l'évolution entre *Earlier Egyptian* and *Later Egyptian*.
48. Voir la communication de Gawdat GABRA dans ce volume.
49. RAY, 1994, *op. cit.*
50. Il est frappant de constater que des ouvrages portant sur la société de l'Égypte ancienne et s'intéressant aux structures politiques et économiques ou à la vision du monde de cette société ne font presque aucune référence à la langue, comme s'il y avait une coupure entre les linguistes et les historiens. Ainsi, aucune référence n'est faite à cette question dans l'ouvrage de B. G. TRIGGER, B. J. KEMP, D. O'CONNOR and A. B. LLOYD, *Ancient Egypt : A Social History*, Cambridge University Press, 1983.
51. Selon RAY, 1994, *op. cit.*, le hiéroglyphe était divisé en deux groupes, celui du Delta et celui de la Vallée, et le démotique serait issu de la variété du Delta.
52. KASSER, 1991, *op. cit.* et QAGEBEUR, « Greek transcriptions », dans A. S. Atiya éd., *The Coptic Encyclopaedia*, vol. 8, *op. cit.*, p. 141-142. L'utilisation de caractères grecs pour écrire des mots égyptiens remonte à la XXVI<sup>e</sup> dynastie avec la présence de marchands grecs et la transcription des noms propres égyptiens en grec, puis s'étend à la période grecque avec l'apparition de textes bilingues et la transcription de séquences de mots, de courtes phrases et de formules. Au premier siècle apr. J.-C., on trouve des textes de formules magiques transcrites en alphabet grec.
53. Cf. Gawdat GABRA dans ce même volume.
54. BAINES, 1983, *op. cit.* Voir également *The Coptic Encyclopaedia*, vol. 8, *op. cit.*
55. En plus des références citées en note 28, on renverra à l'ouvrage de JOHNSON J. H. (éd.), *Life in a multicultural society*, Acts of the IV International Congress of demotists, 1992. qui présente un excellent aperçu des questions de multilinguisme à la période démotique, i. e. Basse Époque et gréco-romaine.
56. RAY, 1994, *op. cit.*
57. Voir en particulier l'analyse des questions d'anthroponymes dans GOUDRIAN K., *Ethnicity in Ptolemaic Egypt*, Dutch Monograph on Ancient History, vol. 5, Amsterdam, 1988, et QAGEBEUR J., « Greco-Egyptian Double Names as a Feature of a Bi-Cultural Society... » Johnson J. H. (éd.), *op. cit.*, p. 265-272.



58. Pour les documents araméens trouvés en Égypte, on consultera : COWLEY A., *Aramaic Papyri of the first Millenium BC*, Clarendon Press, Oxford, 1923. GIRON N. A., *Textes araméens d'Égypte*, 1930. GRELOT P., *Documents araméens d'Égypte. Littérature Ancienne du Proche-Orient*, vol. 5, Paris, 1972. KRAELING E. G., *The Brooklyn Museum Aramaic Papyri*, Yale University Press, London, 1953. SEGAL J. B., *Aramaic texts from North Saqqâra with some Fragments in Phoenician*, Egypt Exploration Society, Londres, 1983. VAN HOONACKER A., *Une communauté Judéo-araméenne à éléphantine en Égypte au Ve-VIes. av. J.-C.*, The British Academic, Londres, 1815.
59. PORTEN B-, « Aramaic-Demotic Equivalents: Who is the Borrower and Who is the Lender? ». Johnson J. H. (éd.), *op. cit.*, 1992, p. 259-264, et KRAELING E. G., *op. cit.*
60. RAY, 1994, *op. cit.*
61. Cf. BAGNALL, 1994, *op. cit.* et Johnson J. H. (éd.), *op. cit.*
62. Cf. BAGNALL, 1994, p. 237, *op. cit.* et QAGEBEUR, 1991, p. 141-142, dans *The Coptic Encyclopedia*, *op. cit.*
63. Cf. note 57 et également HANSON A. E., « Egyptians, Greeks, Romans, Arabs and Ioudaioi in the first century AD. », Johnson J. H. (éd.), *op. cit.* p. 133-146, qui montre que ceux qui sont classés comme Arabes peuvent porter des noms gréco-égyptiens.
64. Cf. BAGNALL, 1994, p. 235, *op. cit.*
65. Voir les articles de Paolo GALLO, « The Wandering Personnel of the Temple », et de James H. MIDDEY, « A Bilingual Account of Momies Received », dans Johnson J. H. (éd.), *op. cit.*, qui donnent des exemples précis de documents où grec et démotique sont mélangés dans un même texte.
66. Cf. HAIKAL F., « Demotic Documentation in the International Context », *Acta Demotica, Acts of the fifth International Conference for Demotists*, Pisa, 1993, p. 1 -4.
67. MUHS B., « Demotic and Greek Ostraca in the third Century », Johnson J. H. (éd.), *op. cit.*, p. 249-252.
68. Cf. BAGNALL, *op. cit.*, p. 253.
69. THOMPSON, 1995, *op. cit.*
70. RITNER R. K., « Implicit Models of cross-Cultural Interaction », Johnson J. H. (éd.), *op. cit.*, p. 283-290.

## INDEX

**Mots-clés** : copte (langue), démotique, langues, linguistique

## AUTEUR

CATHERINE MILLER

Cedj/Cnrs

Page sur le site du Cedj